



« Le public roumain devrait lire *Paul et Virginie* parce que c'est l'un des premiers romans de la littérature universelle et la problématique abordée est aussi actuelle aujourd'hui qu'elle l'était à l'époque »

**Entretien avec Anca Irina IONESCU,
réalisé par Crina-Maria ANGHEL**

Anca Irina Ionescu (née le 22 mars 1946 à Bucarest, Roumanie), professeure de Langues et Littératures Slaves à l'Université de Bucarest, est l'auteure de plus de 250 titres traduits en 9 langues (bulgare, tchèque, anglais, français, italien, polonais, russe, slovaque, espagnol). Les œuvres traduites datent de différentes époques, couvrant une période de 700 ans (XIV^e – XXI^e siècle). En 2016, elle a reçu le prix « Gratias agit » du Ministère des Affaires étrangères de la République tchèque pour l'activité menée dans le domaine de la promotion de la culture tchèque en Roumanie, étant ainsi la première roumaine à recevoir ce prix. Parmi ses dernières traductions figure celle du roman *Paul et Virginie* de Bernardin de Saint-Pierre, publiée à la maison d'édition Allfa de Bucarest, en 2013.

CMA : *Chère madame Anca Irina Ionescu, pourquoi avez-vous traduit en roumain le roman Paul et Virginie de Bernardin de Saint-Pierre, l'une des histoires d'amour les plus célèbres de l'histoire de la littérature ? Dans quel contexte ?*

AII : J'ai traduit le roman *Paul et Virginie* à la demande de la maison d'édition Allfa, qui m'a communiqué qu'elle souhaiterait avoir une nouvelle version de la traduction, plus proche de la langue actuelle.

CMA : *Étant donné qu'il existait déjà 7 traductions du roman, réalisées par 7 traducteurs différents, quel a été votre sentiment lorsque vous vous êtes lancée ? Quels ont été les défis que vous avez relevés avant de commencer la traduction ?*

AII : Le fait qu'il existait déjà d'autres traductions m'a incité à essayer de trouver une version qui soit la plus proche possible du style de l'auteur, mais sans rendre la lecture difficile pour le lecteur actuel : en effet, entre le destinataire original à qui Bernardin de Saint-Pierre a adressé son œuvre en 1788 et le lecteur roumain d'aujourd'hui plus de 200 ans se sont écoulés, et la manière dont les lecteurs contemporains perçoivent l'œuvre littéraire a radicalement changé. Je connaissais le roman depuis la période de mes études universitaires, j'en ai relu certaines versions, et ma principale préoccupation était de recréer

l'atmosphère de l'époque dans un langage le plus accessible possible pour le lecteur actuel.

CMA : *Comment décririez-vous le processus de traduction d'un livre ? Quelles sont les étapes que vous suivez, de quelle manière travaillez-vous, à quoi ressemble le laboratoire de la traductrice Anca Irina Ionescu ?*

AII : Je diviserais ce processus en deux situations différentes : celle dans laquelle je propose un livre à la maison d'édition pour traduction et publication, et celle où je reçois une proposition d'une maison d'édition. Dans la première situation, je choisis parmi mes lectures ce qui me semble significatif pour les deux mondes littéraires – à la fois comme source et comme cible : en d'autres termes, je vise un auteur/titre précieux de la littérature étrangère en question et, en même temps, qui présente de l'intérêt pour le lecteur roumain.

À cet égard, j'ai traduit gratuitement 16 livres (11 de la littérature tchèque, 3 de la littérature polonaise et 2 de la littérature bulgare), car je considérais que les auteurs respectifs représentaient des moments importants dans leurs littératures respectives, même si les éditeurs n'étaient pas convaincus de leur rentabilité. Mais les tirages sont maintenant épuisés !

CMA : *Combien de temps vous a-t-il fallu pour traduire le roman Paul et Virginie ? Avez-vous consulté les autres traductions roumaines du roman ?*

AII : Je compte généralement sur un rythme d'environ 100 pages par mois. J'ai consulté certaines des traductions antérieures en roumain, car je consulte toujours tant les traductions roumaines antérieures que celles réalisées à différents intervalles de temps dans d'autres langues étrangères. Celles-ci sont très utiles car elles aident à mieux comprendre le texte. Parfois, même si elles sont erronées ou trop concises, elles me révèlent une solution nouvelle et inattendue. Les traductions des langues d'Europe Occidentale (anglais, français, espagnol) vers les langues slaves et vice versa sont d'une réelle utilité. Par exemple, les traductions russes des *Mémoires* de Catherine la Grande, réalisées par l'auteure elle-même en français, ou le roman *L'Amant de Lady Chatterley* de H.D. Lawrence en russe m'ont beaucoup aidée, car il s'agit de la transposition depuis/vers des systèmes linguistiques très différents. De même, la traduction anglaise du roman *Inassouvissement* de St. Witkiewicz et la version française du *Labyrinthe du Monde* de J.A. Comenius m'ont montré comment « ne pas traduire ».

CMA : *Y a-t-il eu des moments de découragement, des moments de joie ?*

AII : Comme toute activité humaine, la traduction est un processus d'apprentissage continu, qui s'effectue principalement par essais et erreurs. J'ai appris de mes parents et de mes professeurs que le découragement n'a rien à voir avec ce processus et qu'avec de la persévérance et de la patience, les obstacles peuvent être surmontés. Naturellement, il y a des œuvres plus faciles à traduire, d'autres plus difficiles. Une véritable pierre de touche a été, par exemple, la traduction du tchèque vers le roumain de l'ouvrage de J. Hrabák, *Introduction à la théorie de la versification* (Univers, 1983), dans lequel j'ai dû trouver des équivalents dans la poésie roumaine pour les différentes formes et types de rythmes, rimes, strophes, etc. illustrés dans l'original avec des exemples de la littérature tchèque. La traduction a pris plus de temps que d'habitude, j'ai consulté des dizaines de volumes de poésie roumaine et, surtout, les souvenirs des années de lycée, quand la professeure de roumain nous obligeait à apprendre quelques vers par cœur chaque semaine.

Dans *Mémoires* de Catherine la Grande (Herald, 2018), je suis tombée sur le mot français *devise*, qui ne correspondait pas du tout dans le contexte donné aux significations enregistrées par les dictionnaires, et la traduction russe ne m'a pas aidée non plus, car elle disait simplement *devise*, ce qui était également ambigu. En cherchant sur Internet, j'ai trouvé un livre sur les jeux de société du XVII^e et XVIII^e siècle d'où j'ai appris qu'il s'agissait d'une sorte de « jeu des gages ou punitions ». J'ai aussi rencontré des expressions et des mots très récents, issus du langage des adolescents ou inventés par l'auteur, par exemple *\$moda* (mode excentrique pour les jeunes) du roman *Meraland* de Natalia Sedova, (Curtea Veche, à paraître). Je n'ai trouvé aucune explication, ni dans les dictionnaires, ni chez mes collègues, avec qui j'organise parfois dans de telles situations une sorte de brainstorming, jusqu'à ce que je découvre l'image ci-dessous, qui montre bien comment est né le mot : du logo de l'entreprise + mode.



CMA : *Que pensez-vous du phénomène des retraductions en Roumanie ?*

AII : Les traductions successives d'une œuvre littéraire ne sont pas du tout quelque chose d'extraordinaire, ni spécifiques pour le milieu littéraire roumain. Les traducteurs ont toujours essayé de donner de nouvelles versions propres de certaines œuvres littéraires, de la même manière qu'une symphonie est interprétée au fil du temps par plusieurs orchestres, avec plusieurs chefs d'orchestre, et cela ne semble surprendre personne. Le même traducteur peut reprendre la même traduction au bout d'un certain temps, avec la conviction qu'après des années et l'accumulation d'expérience, le résultat serait différent - tout comme le cas du même chef d'orchestre qui aurait dirigé la même symphonie 10 ans après, les connaisseurs pourraient faire une distinction entre l'interprétation, disons de 1950 et celle de 1965 sous la direction du même chef. Et les analogies pourraient continuer. Sans oublier les mises en scène des pièces de théâtre, selon la vision de différents metteurs en scène.

Je vais donner un seul exemple, concernant le titre d'un célèbre roman, *Wuthering Heights* d'Emily Brontë, publié en 1847.

Le roman a connu de multiples traductions successives au fil du temps, je donne ci-dessous leurs titres, à partir desquels on peut se faire une idée de la diversité des traductions. Pour le moment, la version la plus connue est *Les Hauts de Hurlevent*. Mais jusqu'à maintenant, les traducteurs français ont eu du mal à restituer ce titre en français. Après la première traduction française du roman en 1892, dont le titre n'avait rien à voir avec le titre anglais, *Un amant*, ont suivi : 1931 – *Les Hauts de Hurle-vent* ; 1934 - *Les Hauts des Quatre-Vents* ; 1937 – *Haute-Plainte* ; 1942 – *La Maison des vents maudits* ; 1948 – *La Maison maudite* ; 1950 - *Les Hauts des tempêtes* ; *Heurtébise* ; 1951 - *Le Château des tempêtes* ; 1963 – *Montée, vent arrière* ; 1963- *Âpre mont, âpre vent* ; 1963 : *Hurlemont* ; 1984– *Hurlevent des monts* ; 1991– *Hurlevent* ; 1995 – *Les Hauteurs tourmentées*. Deux versions publiées en Belgique sont intitulées *Les Hauteurs battues des vents* (1950), respectivement *Le Domaine des tempêtes* (1959), et une version suisse *Les Hauteurs tourmentées* (1949). Comme vous pouvez le constater, la recherche continue.

En ce qui concerne les traductions successives vers le roumain, il y a, à mon avis, trois raisons objectives, qui, au-delà du choix subjectif des traducteurs, rendent cette activité nécessaire :

- la langue de la traduction précédente était devenue obsolète, voire par endroits inintelligible, pour les générations actuelles de lecteurs ; et il faut tenir compte du fait que l'écrivain a écrit/écrit pour ses contemporains, donc la traduction doit aussi être faite pour les lecteurs contemporains ;

- avant 1990, la censure a opéré des coupures tacites dans le texte pour des raisons politiques, religieuses, etc., et le texte doit être complété ; après 1990, parfois, pour des raisons commerciales, afin de ne pas dépasser un certain nombre de pages et ainsi rentabiliser l'ouvrage, les maisons d'édition n'étant plus subventionnées par l'État, certains éditeurs ont supprimé de larges passages (descriptions, épisodes de fond, etc.)
- les traducteurs de l'ancienne génération avaient l'habitude « d'embellir » le texte : par exemple, s'il y avait des soi-disant stylistes, la traduction était plus proche de leur style que de celui de l'auteur.

C'est la raison principale pour laquelle on m'a demandé de réaliser la première retraduction : W. Faulkner, *Le hameau et la ville* (1998). Les romans avaient été traduits avant 1990, mais comme c'était l'usage à l'époque, la traduction était faite par un expert en langue anglaise et « stylisée », c'est-à-dire embellie, par Eugen Barbu. Le résultat fut que le style de la version roumaine était évidemment plus proche de *Groapa*¹ que du style authentique de W. Faulkner.

CMA : *Après combien d'années pensez-vous qu'il faille refaire une traduction d'une œuvre classique de la littérature universelle et pourquoi ? Comme vous le savez, les avis sont partagés : certains disent 20 ans, d'autres 25, 30, 40, etc.*

AII : Je ne pense pas qu'un certain laps de temps puisse être recommandé, ni qu'il soit nécessaire de prévoir un certain nombre d'années entre une traduction et une autre. Cela pourrait éventuellement être un critère commercial. Attendons que la première version soit épuisée pour pouvoir vendre la seconde, jusqu'à ce que les générations de lecteurs changent, mais ce ne sont pas des critères artistiques et littéraires qui président à ce choix.

Concernant la situation actuelle du patrimoine littéraire roumain - quand je parle de patrimoine littéraire, j'entends tout ce qui est écrit et lu dans le domaine de la littérature de fiction à une certaine époque, c'est-à-dire aussi bien les œuvres originales que les traductions – on constate que les traducteurs n'ont pas pris en compte de respecter certains intervalles jusqu'à ce qu'ils tentent de traduire une œuvre littéraire dans leur langue.

Voici quelques exemples :

Homère, *Illiade*, traduite par George Murnu, mais aussi par C. Balmuș, Sanda Diamandescu et Radu Hîncu, Cristodul I. Suliotis ; à ces traductions s'ajoutent les récits en vers et les adaptations pour enfants -

¹ Roman écrit par l'écrivain roumain Eugen Barbu, publié en 1957 et traduit en français par Laure Hinckel en 2013 (« Le grand dépotoir », paru chez Denoël, Paris).

particulièrement importants, car une œuvre littéraire a à la fois un contenu et une forme et parfois pour transmettre le contenu, le traducteur se trouve obligé de sacrifier la forme littéraire – on pourrait également évoquer ici la situation des adaptations pour la scène et le cinéma, car les théâtres d'aujourd'hui ne peuvent plus présenter des spectacles de 5 à 6 heures comme au temps des élisabéthains ;

Dante Alighieri, *La Divine Comédie* : Maria Chitiu, Eta Boeriu, Ion A. Tundrea, N. Gane, G. Coşbuc, Al. Marcu, G. Buznea, Giuseppe Cifarelli ;

Ch. Baudelaire, *L'Albatros* : Panait Cerna, Alexandru Philippide, N. Iorga, Ion Caraion, Romulus Vulpesco, Tudor Arghezi ;

William Shakespeare, Pièces de théâtre : Scarlat Ion Ghica, Tudor Vianu, Mihnea Gheorghiu, Ion Frunzetti, Dan Grigorescu, Mihaela Angelescu Irimia, Lucian Blaga, Dan Duţescu, Leon Leviţchi ş.a.

Beaucoup de ces traductions ont été réalisées par des intellectuels de la même génération.

CMA : *Si vous deviez définir la traduction littéraire, qu'en diriez-vous ?*

AII : La traduction littéraire suppose un savoir-faire et un savoir-être. Transmettre pleinement l'idée de l'original, sans rien ajouter, en restant le plus proche possible du texte source, mais sans déformer la langue cible, au motif que « c'était comme ça dans l'original ». S'il voulait savoir comment cela se trouve dans l'original, le lecteur aurait lu l'original. En ce sens, il est parfois nécessaire d'écrire des notes de bas de page, d'élucider des notions qui n'ont pas d'équivalent en roumain, de préciser des événements moins connus, etc. Sans ces informations la compréhension du texte pourrait être incomplète ou difficile.

CMA : *Avez-vous une définition personnelle de ce qu'est ou devrait être un traducteur ?*

AII : Dans la continuité de la réponse ci-dessus, je crois que le traducteur doit être à la fois artiste et artisan. En ce sens, il doit non seulement maîtriser au mieux les deux langues, la langue source et la langue cible, mais aussi les outils spécifiques, dictionnaires, encyclopédies, nouvelles technologies de traduction en ligne, moteurs de recherche, etc., tout comme on ne peut pas être sculpteur si l'on ne sait pas se servir de ciseaux, ni peintre si l'on ne sait pas tenir un pinceau.

CMA : *Avez-vous reçu des réactions des lecteurs après la publication de la traduction du roman Paul et Virginie ? Et de la part de l'éditeur ?*

AII : Oui, pour les deux questions. L'un des commentaires reçus des lecteurs était que « je n'aurais pas imaginé que *Paul et Virginie* » soit un roman aussi actuel. Un autre était « J'ai été surpris, comme si

c'était écrit dès le début en roumain ». J'ai reçu une autre commande de traduction de la même maison d'édition.

*

CMA : *Avez-vous collaboré avec Alexandru Novac, celui qui a conçu la couverture ? Collaborez-vous généralement avec ceux qui réalisent les couvertures des livres que vous traduisez ? Quel est, selon vous, l'impact des couvertures sur le lecteur ?*

AII : Pas avec M. Alexandru Novac, mais j'ai souvent collaboré avec d'autres graphistes, lorsqu'il s'agissait de livres indépendants, pas ceux qui faisaient partie d'une certaine collection avec une couverture déjà définie : par exemple, lorsque le roman parlait d'une jeune femme angélique, blonde aux yeux bleus, et que sur la couverture apparaissait le portrait d'une brune fouguese. Ou dans le cas d'un livre pour enfants, dont l'idée principale était que le petit garçon était très content de ses bottes rouges, reçues en cadeau, alors que d'autres enfants avaient reçu des bottes noires. Sur la couverture, l'enfant portait des bottes noires.

CMA : *Pourquoi le public roumain devrait-il lire le roman Paul et Virginie ?*

AII : Parce qu'il s'agit d'un des premiers romans de la littérature universelle et la problématique y abordée est aussi actuelle aujourd'hui qu'elle l'était à l'époque.

Crina-Maria ANGHEL

Lycée national « Alexandru Papiu Ilarian » de Târgu Mureş
Roumanie
crinamaria.anghel@yahoo.com

DOI : 10.2478/tran-2024-0016